

ETC



« X degrés de liberté » : une certaine aura

Louise Paillé, « Livre-livre : Liaison relative à X degrés de liberté ». Galerie Graff, Montréal. 8 - 30 juin 2000

Annie Molin Vasseur

Numéro 52, décembre 2000, janvier–février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35711ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Molin Vasseur, A. (2000). Compte rendu de [« X degrés de liberté » : une certaine aura / Louise Paillé, « Livre-livre : Liaison relative à X degrés de liberté ». Galerie Graff, Montréal. 8 - 30 juin 2000]. *ETC*, (52), 42–43.



ACTUALITÉS/EXPOSITIONS

Montréal

« X DEGRÉS DE LIBERTÉ » : UNE CERTAINE AURA

Louise Paillé, « Livre-livre : Liaison relative à X degrés de liberté »
Galerie Graff, Montréal. 8 - 30 juin 2000

X degrés de liberté, titre une exposition qui est partie intégrante de la thèse de doctorat de Louise Paillé, portant sur « Une archéologie d'une démarche de création des livres-livres ». Appellation tautologique renvoyant à une dualité : des livres supports dits « porteurs », sur lesquels sont transcrits, manuellement par Louise Paillé, le ou les textes intégraux de livres dits « déportés ». Geste de moine incantatoire, répétitif, méditatif, hypnotique... qui peut être vu comme obsessionnel. Mais tout travail d'art, s'il est création, n'est-il pas un rituel, comme le remarque Didier Anzieu¹ ? À l'instar de cet auteur, de son analyse psychique de la création, Louise Paillé relève dans sa thèse les motivations profondes qui sous-tendent la réalisation de ces œuvres. Contraintes et liberté sont au rendez-vous sur le pourquoi d'une telle démarche. Une approche systémique sur la réalisation des livres complète la thèse.

Livres à voir donc mais aussi à feuilleter, ce qui n'est pas toujours le cas pour les livres d'artistes qu'on approche généralement avec des gants. D'où un certain degré de liberté de manipulation pour le spectateur, qui n'a pas à montrer « patte blanche ». Mais qu'en

est-il de cette liberté ? Le souci de conservation ne semble pas primordial pour les livres qui vont être progressivement envahis par cette déportation. J'ai entendu, lors de l'exposition, quelques commentaires sur cette notion. « Liberté de détruire le livre porteur en le rendant illisible ? », « Comment en tant qu'écrivain ne suis-je pas sensible à cette attaque de l'écriture ? ». J'aurais pu répondre que j'en avais vu d'autres ! J'entends, sans juger de leur nécessité, certains livres d'artistes déchiquetés brûlés, découpés, dont les pages sont collées ou les caractères recouverts de toutes sortes d'interventions. Livres illisibles, clos, accouchant de monstres ou d'embellissements inappropriés, bref des livres détournés.

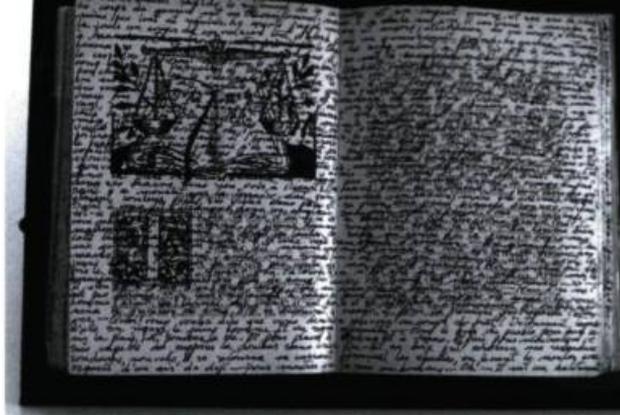
Parcourant dans un premier temps l'exposition, avec ce qu'on nomme une attention flottante, celle où l'intuition opère, j'ai éprouvé une impression de justesse : une certaine aura entourait ces livres. Mais de quoi s'agissait-il ? La justesse n'a certainement rien à voir avec la justice.

Dans sa thèse, Louise Paillé explicite, avec le recul nécessaire, l'évolution de sa démarche avec ses règles. À l'origine du projet, et pour les premiers livres réalisés, elle s'était enjointe de transcrire l'écriture entre les lignes

imprimées afin que tous les niveaux de texte soient lisibles. Par la suite, cette règle a été levée comme elle le note dans sa thèse, où les cinq phases et sous-phases de la création répertoriées par Anzieu sont commentées. Retenons l'état de crise qui précède toute création (remise en cause par Louise Paillé du métier/œuvre d'artiste tels qu'elle les envisageait alors, et perturbations dues à un deuil familial), la rencontre avec les carnets de Fragonard exposés à Paris (livres annotés par le peintre en marge et entre les lignes); la cristallisation d'éléments disparates (sensations, idées, images la sollicitant dans sa vie); la phase exploratoire et la réalisation concrète de l'œuvre (des premières interventions « timorées » jusqu'à la mise en place du système de production des *livres-livres*). Les conflits psychiques sont notés, les doutes inévitables sur la valeur d'un projet, les combats entre l'intellect et les affects, puis l'intégration ontologique des différentes tendances internes de l'artiste. L'acceptation par celle-ci de la cohérence de cette production, style/signature : « rencontre du scriptural et du pictural » (l'intervention manuscrite devenant progressivement graphique). Enfin, les *livres-livres* sont affirmés comme tels, déposés sur de simples tablettes pour la présentation en galerie.

Puisque je ne retiens dans cet espace qu'une lecture psychique et que l'artiste nous autorise à aborder cet aspect à travers les sept années de production des *livres-livres*, je me permets un degré supplémentaire de liberté, celui d'élargir cette approche à la carrière de l'artiste. Me remémorant les expositions des premiers livres d'artiste de Louise Paillé, dans les années 80 (énigmatiques objets trouvés assemblés en *livres objets*, livres fermés, silencieux...), je ne crois pas divulguer un grand secret en mentionnant qu'elle s'était alors interrogée sur le fait de devenir écrivain ou artiste. On pourrait, même si l'artiste ne fonde pas le déclic déclencheur des *livres-livres* sur ces premières productions, mais spécifiquement sur les carnets de Fragonard, y voir une origine significative. Elle ne nie d'ailleurs pas dans sa thèse le lien avec ces premières créations.

Que l'artiste écrive ou non sur les lignes, rien ne nous empêche de « lire entre les lignes ». Je voudrais souligner le passage du désir d'écrire (du moine-copiste Louise Paillé) à celui du désir de création (de l'artiste Louise Paillé se donnant x degrés de liberté), dont celui finalement de recouvrir totalement les caractères des livres porteurs. En somme, d'en effacer l'écriture au profit d'une intervention de plus en plus visuelle (utilisation d'encre de couleur, de l'espace, incorporation des images, ajouts graphiques...). Par définition, en mathématique, X est un facteur inconnu. Jusqu'à quel point un(e) artiste peut-il ou peut-elle analyser rétrospectivement sa propre démarche sans provoquer un conflit interne ? Si on considère qu'une thèse de création correspond, d'une façon spécifique, au travail de recul qu'exigerait en principe toute intervention artistique en vue de l'intégration du concept et du geste, il en est tout autrement de la com-



préhension profonde de « l'ombre »² porteuse d'une démarche artistique globale³.

Autrement dit, le sens initial inconscient générateur de toute l'œuvre faite et à venir a été rejoint, dans ce cas-ci, par un instinct qui a fait dévier l'acte analytique vers l'acte créateur. Ce passage mort/renaissance, relevé par l'artiste, n'a pas été sans risques ni pour elle ni pour les matériaux manipulés. On peut s'offusquer, à juste titre, de la destruction de livres parfois anciens et rares, mais la destruction/transformation n'est-elle pas intimement liée à l'acte créateur ? Il semble qu'en dehors des approches purement intellectuelles en art, dont historiquement l'utilité n'est pas à nier, l'art aurait et aura peut-être à voir avec l'intégration totale de « l'être ». Il doit « se mouiller » pour dégager une certaine aura, ce qu'en d'autres temps les lois d'or de la création ont exploré. On parlait alors d'harmonie, d'équilibre entre les tensions et conflits divers. Louise Paillé a déjà mis en exergue dans une précédente exposition le conflit qui l'habitait entre le rationnel et l'irrationnel, entre les contraintes externes et internes et ses exigences ontologiques. En somme, cette exposition répond à la nécessité de son parcours intérieur et les dernières créations des *livres-livres* en témoignent par la fluidité du geste : *Livre-livre : baroque*, *Livre-livre : estompé*, *Livre-livre : outremer*. Sans oublier les livres manifestes qui osent de timides des-sins tel *Livre-livre : verdoyant*.

Si je lis correctement sa démarche, il se pourrait que dans le futur, Louise Paillé ait à résoudre un problème d'importance : le maintien ou l'abandon du lieu contesté au profit de son propre geste dans son propre espace. Mais qu'en est-il de l'acte d'écrire ? Aura-t-elle besoin de laisser émerger ses propres mots, hors de citations ou de dénégations de l'autre écrivain ? Le carnet de bord de l'artiste, l'agenda, porteur de notes et dessins de Louise Paillé, mais aussi de collages (!), qui clôt le parcours de l'exposition, pourrait bien ouvrir la prochaine production.

ANNIE MOLIN VASSEUR

NOTES

¹ Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre*, Paris, NRF, Gallimard, 1981.

² Au sens de l'inconscient profond de Jung.

³ J'ajouterais qu'il a fallu à Louise Paillé la nécessité de rédiger cette thèse universitaire, pour en finir, peut-être, avec l'acte d'écrire, non sans l'avoir substituée à des études préparatoires en sémiologie. On pourrait également parler des livres dont les mots raturés ou marqués de signes induisent un récit propre à l'artiste (*Livre-livre : Sermons sur la mort et ce qui s'en suit*).